

Richard Liot

Une cloche



Prologue	07
Première partie – Le Paradis	11
Deuxième partie – Descente aux Enfers.....	177
Troisième partie – Retour au Purgatoire	337
Epilogue	359

« *La vie, ce n'est pas sérieux : on y entre sans le demander, on en sort sans savoir où on va, on y reste sans savoir ce qu'on y fait* ».

– Marcel Achard* –

* Marcel Achard fut élu à l'Académie française, le 28 mai 1959, au fauteuil d'André Chevrillon. Ce siège, le numéro 21, était vacant depuis deux ans. Pour ce scrutin destiné à le pourvoir, plusieurs candidats s'étaient déclarés depuis longtemps, notamment Jean Guilton et Henri Bosco. La candidature de Marcel Achard ne datait, elle, que d'une semaine, mais c'est le dramaturge qui l'emporta finalement au troisième tour. Son talent, sa gaieté, son brio et son regard de myope derrière de grosses lunettes rondes lui avaient conquis 17 voix. Il fut reçu par Marcel Pagnol, le 3 décembre 1959. (Source : Wikipédia© -encyclopédie libre sur internet)

Prologue

Des Dragibus. Rouges, verts, orange... C'est aussi ce que je demanderai demain. Un petit plaisir supplémentaire. Ça sera parfait pour patienter après mon repas. Viendront ensuite un cigare et un vieux Calva. Un *Charles de Granville Hors d'Age*. Honneur à ma région de naissance. Et ensuite ? L'attente, insoutenable.

Alors oui, ce temps à tuer, je l'égrènerai de Dragibus. Je piocherai au hasard une à une ces petites boules colorées, et les jetterai dans ma bouche, histoire de me sentir encore un peu en vie. J'éprouverai d'abord la fine couche supérieure, légèrement farineuse, en la faisant craquer entre mes dents. Le cœur du bonbon s'offrira ensuite à mes papilles, charnel et rassurant, puis compact et collant sous l'action de la salive. Je retrouverai cette délicate saveur légèrement acidulée, souvenir d'enfance. Une sensation éphémère mais rassurante, pour le pire des moments à passer.

Je sors de ma rêverie : tiens, je devrais coucher ça sur un papier, et céder les droits d'auteur à Delerm. Il glisserait cette pseudo prose dans son dernier bouquin, qui pourrait s'intituler '*Ce midi on allume le barbecue*', ou encore '*Mal aux bras en lisant sur une serviette à la plage*'. Je souris. Ses livres ont été pour moi comme une Bible durant mon long séjour ici. Dans les moments de profonde tristesse et de noire confusion, je m'y plongeais avidement, rageusement, essayant d'y noyer mon âme, ne sachant comment la sauver. Et comme par enchantement, j'arrive au bout de quelques lignes à m'échapper, et finalement à m'apaiser. Merci Philippe, tu m'as plus d'une fois sorti la tête de cette merde affolante de puanteur qu'était mon désarroi, pour une brève bouffée d'air pur.

Le stylo court, mes pensées vagabondent : « Des Dragibus, en guise de *friandise*. *C'est que ce ne sont pas des bonbons comme les autres. HANS RIEGEL, allemand originaire de BONN en Allemagne (d'où le nom 'HARIBO')* ne nous invite pas à prendre une banale *Fraise Tagada*, une vulgaire Bouteille de Coca, ou un débonnaire *Ours d'Or*. Non, là il nous

convie à un véritable festin sensoriel : on ouvre le paquet entier de Dragibus, pour immédiatement entrer dans la multiplicité, la luxure et la débauche.

On fait d'abord attention à ne pas l'éclater notre petit sachet en plastique. On glisse un œil à l'intérieur, juste pour voir l'amoncellement joyeux des précieuses sphères. Et aussi pour se rassurer un peu : il s'agit de retrouver cette impression visuelle unique, celle d'une fantastique gamme chromatique aux promesses oniriques. Ce ne sont ni des rubis, ni des saphirs, ni même des béryls roses ou jaunes. Non, simplement des bonbons offrant une palette composée de six couleurs : noir, vert, rouge, jaune, orange, et rose. Mais le plaisir va résider en grande partie dans l'art de composer sa propre séquence, sa juste harmonie. Un enchaînement personnel et distillé de notes colorées.

Les boules noires sont mes préférés, je commence donc par l'une d'elles. Je rentre ainsi en allegro dans la palette qui m'est proposée. Après quelques instants, je le sais, mes doigts choisiront un rouge, plus fruité. Un vert ensuite, pour un adagio tout en légèreté. Peut-être qu'après je m'essayerai à un duo : jaune et orange. Mais ce sera ensuite impérativement le rose. Il est important au début de ce concert de saveurs gourmandes d'avoir écouté quelques notes de chaque instrument.

Les Dragibus, c'est légèrement acide, et ça colle aux dents. Mais on les aime. Définitivement. C'est chronophage aussi, un paquet de Dragibus, car impossible pour l'authentique amateur d'être concentré sur une quelconque autre activité en même temps : l'art consommé du choix des couleurs ne supporte aucune distraction.

Ils y passeront tous, on le sait avant même d'avoir avalé le premier. Tout comme on sait qu'à la fin du paquet, une question lancinante viendra indubitablement titiller notre esprit : les Dragibus ont-ils des goûts différents, ou au contraire la couleur influence-t-elle notre perception gustative ? La réponse : il n'y en a pas. Le mystère est de mise. Il faut que chacun ait sa propre opinion sur le sujet. On ne saura jamais, et c'est bien ainsi, Comme pour la question « Dieu existe-t-il ? ». On n'est pas dans le matérialisme scientifique pesant. On est dans le contemplatif et l'intuitif, dans le ressenti, l'évanescent. Un plaisir envoûtant et entier, simple et universel. Celui de petits bonbons. Celui des Dragibus. Des Dragibus en guise de friandise... »

Je souris à nouveau, bien que peu satisfait : monsieur Delerm aurait bien mieux couché sur la papier ce moment de vie. Mais bon, on ne s'improvise pas poète du quotidien comme ça. Par contre une chose est sûre : mes amis ricains vont vraiment galérer pour arriver à dégoter ces cochonneries. Bah, ils se démerderont ! Moi je ne les lâcherai pas, et ils devront se bouger le

derche pour me les trouver ces Dragibus ! Après tout, si je peux les faire un peu chier, c'est pas plus mal.

Pour le reste, tout est ficelé. Des semaines que j'y pense. Ce sera un repas 'bien de chez nous. Au moins les bouffeurs de hamburgers qui me l'apporteront comprendront l'espace d'un instant qu'ils sont passés à côté de quelque chose d'important toute leur vie Car enfin comment peut-on vivre pleinement une existence d'Homme sans le plaisir du palais ?! Qu'on m'explique. Bien boire et bien manger, c'est essentiel à mes yeux (quand on a les moyens, cela va sans dire...). Enlevez-moi la baise et la bouffe, et je meurs.

En entrée donc, une belle tranche de foie gras mi-cuit et son petit chutney d'oignons. Puis du saumon fumé, ça me rappellera les fêtes de fin d'année tiens. N'hésitons pas à convier à ce banquet un maximum de joyeux souvenirs Pour le plat principal, j'ai longuement hésité : confit de canard, noix de Saint-Jacques, lotte au lard ? Pour tout dire des dizaines de plats me sont passés par la tête, et ça m'a bien occupé l'esprit. Tant mieux. Finalement j'ai choisi de laisser s'exprimer mon côté viandard : un putain de pavé de bœuf, saupoudré de gros sel ! Et en avant Guingamp ! Comme si mes instincts primaires d'animal carnivore revenaient en force pour cet ultime repas. Ensuite un assortiment de fromages, et pour finir, un gâteau au chocolat. Peu importe lequel, mais du chocolat. Il paraît que c'est antidépresseur.

J'ai appris que deux verres d'alcool m'étaient autorisés. J'ai vite éliminé le Champagne, trop festif, pour deux verres de rouge. Mais attention, pas n'importe lesquels. T'es gentil l'oncle Sam, mais je ne veux pas d'un vin Californien de merde à 10 dollars ! (bien que qu'en y mettant le prix, il paraît que certains crus californiens valent nos grands châteaux hexagonaux). Non, je veux deux vins qui me transportent loin d'ici, et dans lesquelles je puisse retrouver l'odeur de ma terre et le goût subtil d'arômes boisés, ceux des fûts qui les ont vu vieillir. Des vins qui me rappellent la France. Disons un Bordeaux avec ma viande, et un Bourgogne avec le fromage. Oui ça sera parfait comme ça.

Et pour clore ce festin : Calvados et cigare. Normalement c'était deux verres d'alcool. Deux et pas plus. Mais j'ai fait un tel scandale (je crois même que j'ai pleuré), qu'ils ont fini par céder. Merde, un fond de Calva en plus, ça changera quoi ?

Je suis allongé sur mon lit, et je sais déjà que je ne trouverai pas le sommeil. Je tomberai probablement d'épuisement. Je me lève, m'approche de la grande porte vitrée qui me sépare du couloir, puis de la cour, du mur d'enceinte puis du monde libre. Chris, le gardien de nuit, lit un magazine,

assis à quelques mètres de mon petit studio privé. Je lui demande d'aller me chercher un somnifère. Il s'exécute en me gratifiant d'un sourire qui se veut plein d'empathie. Il est adorable ce Chris. D'une profonde humanité. Il croit en l'Homme m'a-t-il souvent dit. En sa bonté profonde. C'est bien pour lui. Moi... je ne sais plus.

Les minutes passent, trop rapidement. Je me laisse alors envahir par des souvenirs, là debout au milieu de la cellule, les yeux dans le vague. Des souvenirs d'enfance : une partie de pêche avec mon oncle, les courses à l'épicerie du coin, et les Dragibus que j'avais le droit de m'acheter avec les centimes restants. Des Dragibus... Ceux-là mêmes qui m'attendent demain, enfin je l'espère.

Chris revient et me fait passer par l'intermédiaire du tiroir coulissant le cachet et le gobelet en plastique rempli d'eau. Nouveau sourire de sa part, crispé celui-là.. Et moi, dans un élan de politesse : « Thanks Chris ». Un échec, à nouveau. Putain ce n'est pas possible, depuis le temps que je suis là, je n'arrive toujours pas à placer ma langue pour sortir un 'Tanks' correct. Je dois être un peu con finalement. Je ne serai donc peut-être pas une grande perte pour l'espèce humaine...

J'avale le cacheton et je file m'affaler sur mon lit. Je fais le point. Bon Dieu comment en suis-je arrivé là ?! Ce n'est pas possible, le Mauvais œil devait être sur moi... Mais qu'est-ce que je dis là ?! 'Bon Dieu', 'Mauvais œil', moi qui ne crois en rien (et pourquoi pas la faute du Triton dans le triangle de Vénus ?) Enfin... plus ou moins. Je mettrais volontiers de côté les malédictions divines et autres Destinées prophétiques, pour ne garder que la douce magie des Dragibus. Et l'existence des Anges. Car oui, je crois aux Anges. Depuis peu finalement, mais j'y crois. J'en ai vu un, il y a quelques mois. En tous cas il m'a semblé.

Je regarde le plafond. Je ne veux pas craquer. Je ne veux plus craquer. Arrêter de pleurer, et simplement replonger dans quelques menues souvenirs agréables de mon passé.

Première partie

Le Paradis

« Le bonheur, c'est la somme de tous les malheurs qu'on n'a pas ».

– Marcel Achard –

1

Je m'appelle Robert. Robert Loiseau. Ça n'est pas si grave. Enfin si, petit, c'était tout juste dramatique. Durant mon enfance, avec des lunettes de vue gigantesques, des cheveux indomptables qui bouclaient irrémédiablement, et une carrure d'allumette, ce prénom était juste un motif suffisant aux yeux de mes petits camarades pour me jeter quelques pierres de plus. Les enfants sont cruels. Mais il n'y a pas qu'eux, les adultes aussi : ils me jugeront, sans me comprendre, et me feront entrer dans l'Histoire bien malgré moi, et pas vraiment par la Grande Porte. En tous cas pas la plus glorieuse.

Je suis né en 1981. Cette année-là dans le monde, la Grèce adhéra à la CEE, on découvrait les premiers cas de Sida, et IBM sortait son premier PC. Côté 'people', un autre Robert faisait parler de lui, en s'éteignant : Robert Nesta Marley, plus connu sous le nom de Bob Marley. Il mourrait d'un cancer à l'âge de trente-six ans seulement. Le prince Charles et Lady Diana eux se mariaient, et la série Dallas arrivait en France. Quel avènement ! 1981 fût aussi l'année où les députés français adoptèrent à une large majorité le projet de loi d'un troisième Robert, Badinter celui-là, abolissant la peine de mort. Pied de nez du destin que de m'avoir fait naître cette année-là.

Le début des années 80... Merde, tout de même, 'Robert' c'était déjà archi-dépassé comme prénom ! Pourquoi pas Anthelme ou Ignace ?! Je ne crois vraiment pas que mes parents aient voulu rendre un quelconque hommage appuyé au chanteur de reggae décédé cinq semaines avant que je ne pousse mon premier cri. Car enfin, on ne choisit pas pour son nouveau-né, frêle poupon au regard innocent, un prénom qui collerait, en France en tout cas, à un type accoudé au comptoir d'un bar PMU dans une ZUP de Roubaix, une gitane mais clouée au bec, et qui commanderait à 10h du mat son petit blanc, parce que pour le Ricard c'est un peu tôt !

‘Robert’... ça commençait bien. D’ailleurs on ne peut pas dire, d’une manière générale, que les premières secondes, ni même les premiers mois, ni même les premières années de ma vie aient été placées sous le signe de la chance, et emprunte d’un bonheur incommensurable. Je suis né à Alençon, en pays normand. Ça non plus ça n’est pas grave... ‘Si on est ami avec une grenouille’, aurait ajouté Coluche. Et en cette ancienne contrée viking, je naissais, grand prématuré : 1,4 kg de chair flétrie sortant du cocon maternel avant le septième mois de grossesse. Un asticot qui n’avait même pas la force de brailler, car mon petit être se devait d’économiser toute énergie susceptible de rattraper mon retard. Ce dernier pouvait sembler irrattrapable, et pour cause : mes poumons ne s’étaient pas complètement développés, la production de surfactant était insuffisante ; il s’agit d’une substance servant à maintenir les alvéoles pulmonaires ouvertes et qui, par conséquent, m’aurait permis de respirer sans devoir trop m’efforcer). En plus j’étais incapable de réguler ma température. Je devais aussi rendre plus résistants mes vaisseaux sanguins, au risque de subir une hémorragie interne. Et comme tous les prématurés, n’ayant pas les bons réflexes de succion, j’avais beaucoup de mal à avaler. Pour compléter le tableau j’avais des difficultés à éliminer l’excès de bilirubine (ce qui donne lieu à la jaunisse en principe) et un système nerveux lui aussi incomplet. Ah il était beau le viking ! On comprend mieux pourquoi je n’ai pas braillé tout de suite. Non, moi j’avais tout mis en œuvre pour assurer mes fonctions corporelles primaires et vitales. Et finalement je dormais. Tout le temps. Les poings et yeux fermés. Concentré sur mon envie de vivre quoi. Un petit boxeur, roué de coups, sur le ring de la survie.

Enfin... je me suis battu, et j’y suis arrivé. Une victoire sur la vie. Mais une victoire provisoire : j’avais gagné une bataille, sûrement pas la guerre. Car j’allais devoir me battre de nouveau, toujours pour ne pas mourir, mais de chagrin cette fois. Fils unique, à l’âge de six ans, le sort me redonnait un coup derrière la tête : mes parents devaient mourir dans un accident de voiture par une sombre après-midi d’hiver.

2

Je n'ai jamais vraiment su dans quelles circonstances mes parents étaient morts. Ou plutôt je n'ai jamais réellement voulu l'entendre et l'accepter. A quoi bon, la Grande Faucheuse était passée, il n'y avait rien à redire. Mon oncle Jean, le frère de ma mère, de dix ans son cadet, m'a alors pris sous son aile. Il m'a confirmé que mes parents s'étaient foutus en l'air à cause du verglas. Sur quelle route ? Roulaient-ils vite ? Présence de traces de freinage ? Dans un virage, une ligne droite ? Quelle importance... C'était un accident, et ils n'étaient plus là. Point.

Bizarrement je me souviens parfaitement du moment où la chose me fut annoncée : j'étais chez une voisine qui me gardait pour le goûter. Je faisais un puzzle. Un gendarme avait sonné à la porte. J'étais en retrait, un BN à la main. Quelques mots échangés, un peu trop fort pour que ne puisse pas les entendre et en saisir l'amère signification. Ma tante se retourne vers moi, fond en larmes. La voyant ainsi, toute en sanglots, je me mets également à pleurer. Je suis simplement triste de la voir triste. Le message qui m'est parvenu aux oreilles quelques secondes plus tôt est immédiatement archivé dans ma tête, mis à part dans un morceau de cervelle, isolée de la zone des analyses et de celle des sentiments. L'instinct de survie a surgi en un éclair.

Je me suis alors ressaisi, car je ne savais plus trop pourquoi je pleurais, j'ai reniflé un bon coup, et j'ai terminé mon puzzle. Pourtant j'avais entendu l'essentiel du sinistre message délivré par le gradé, et il me semble bien en avoir saisi la portée sur le moment. Mais je l'avais comme enfoui en moi pour me permettre de le digérer plus tard. Pour me protéger, et profiter des derniers instants d'une vie normale d'enfant, avec deux parents qui allaient rentrer, et un BN à terminer devant la reconstitution de la scène du loup soufflant la maison en paille des 'Trois petits cochons'.

Ce n'est que le soir venu, lorsque mon oncle Jean est venu me chercher, que les mots entendus sont remontés en surface. Cette prise de conscience devait-elle se faire en présence de celui qui allait remplacer mes parents ? Je ne sais pas. Mais le choc a été terrible, inouï : pas de papa au dodo pour

me lire une histoire de gentils lapins ou d'espiègles souriceaux, ni de maman pour me faire des guilis apaisants et m'accompagner dans les bras de Morphée. Plus jamais. A la place : un trou noir. Un abyssal étourdissement. Pire qu'un jour de rentrée scolaire où l'on s'en va sous la pluie, slalomant entre des feuilles de marronniers collés au sol en décomposition avancée, un lacet à son soulier défait. Un lacet défait qu'on trainera toute la journée parce qu'on ne sait pas le refaire, et un cartable trop lourd sur le dos. On avance vers une journée de merde, avec trop de poids sur les épaules. Une journée qui en promet d'autres aussi terribles, et un futur sans espoir, fait de tâches d'encre sur les habits et de pages arrachées, de maîtresses qui demandent de 'changer immédiatement de comportement', de petits graviers incrustés sous la peau des genoux à la récré, de parties de billes avec des grands qui trichent, et des devoirs les soirs en guise de punition. Je commençais à comprendre ce qui m'attendait avec la disparition prématurée de mes géniteurs, car la mort de mes parents, ça serait pire qu'une rentrée scolaire, car ça serait tous les jours ! L'horreur à son paroxysme... J'aurais envié le sort de Prométhée et de son rocher, si j'avais su à l'époque qui il était.

J'allais encore une fois devoir me battre. L'amour de mes parents et un suivi médical pointu m'avaient sauvé quelques années plus tôt ; cette fois ça allait être au tour de mon oncle Jean de m'épauler, m'écouter, me soutenir et me consoler. Et le pari allait être gagné : il allait réussir à me sortir de l'enfance sans séquelles psychologiques, puis à me faire voler de mes propres ailes. Tonton Jean... mon sauveur. Il a été tout à la fois mon père et ma mère, mon ami et mon copain de jeu. L'adulte qui me fait réviser mes leçons, contrôle que mes oreilles sont bien lavées, et éteint la télé parce que deux heures de dessins animés ça suffit.

Pour sortir de cette mauvaise passe, un autre confident : Bobby. Un cochon d'Inde noir et beige avec une petite crête blanche entre les oreilles. J'aurais dû lui donner un nom bien plus long : car aussi bizarre que cela puisse paraître, cela a eu une très grave incidence sur le cours ma vie, bien des années plus tard. Difficile à comprendre pour le moment, mais on y reviendra. En tout état de cause, pré-ado, quand je parlais à l'oreille de Bobby, miraculeusement il me regardait, et il me comprenait. Parfois même il me répondait.

Tonton Jean et Bobby... deux béquilles sur lesquelles je me suis appuyé tant de fois. Et aussi quelques candides prières lancées aux anges. Car des anges me protégeaient, j'en étais persuadé.

Mon oncle était célibataire. Il l'avait toujours été. Il m'a pris dans son petit pavillon, à Saint-Roch-sur-Égrenne, et élevé comme son propre fils. Il

travaillait à Alençon, aux archives départementales de l'Orne, à plusieurs dizaines de kilomètres de son lieu d'habitation. Mais il n'avait jamais émis le souhait de déménager, pour rester dans 'la maison et le village de ses rêves' disait-il. Pourtant cette petite commune connaissait depuis quelques années un effondrement démographique terrible, et les commerces fermaient uns à uns. Mais il s'y plaisait, et il m'a appris à apprécier la vie à la campagne. Le temps des saisons et les légumes qui les accompagnent, les travaux aux champs et les animaux des fermes alentours, les champignons et les chasses aux escargots, les fleurs et les oiseaux. La plante qui apaise les piqûres d'orties, les rivières à truites et où y lancer sa ligne, etc...

J'aimais écouter parler tonton Jean : il connaissait plein de choses, et causait comme les vieux des villages alentours. Je vivais avec un véritable patriarche. Mais un patriarche nostalgique, la mélodie de sa voix transpirait la mélancolie. Durant mon enfance j'ai toujours senti chez lui un subtile mélange de grande sagesse et de non moins grande tristesse. Je n'étais pas assez mature pour comprendre ce qu'était la solitude d'un homme qui avait déjà bien entamé la quarantaine et doutait sérieusement de pouvoir un jour fonder une famille. Ajouté à cela le décès prématuré de sa sœur... Certes, il avait un fils maintenant, mais dans le foyer une femme manquait, cruellement.

Hormis cet oncle, je n'ai quasiment jamais eu de rapports avec le frère de mon père, ni avec les deux enfants de cet oncle. Les deux grands-parents paternels qu'il me restait au moment de l'accident sont décédés trois ans après, et je n'avais pas eu le temps de m'attacher à eux.

Mon entrée dans la vie avait été pour le moins chaotique, et mon enfance jalonnée de questionnements et d'incompréhensions face à la perte de mes parents. Des cauchemars et des angoisses qui auraient pu être dévastatrices. Heureusement donc, il y avait eu cet extraordinaire tonton Jean. Il a su me rassurer, m'écouter, puis m'élever, en jouant tous les rôles pour moi, même celui de psy occasionnellement, à la pré-adolescente. Ceci dit c'est un professionnel du Centre Hospitalier d'Argentan, dans ma quatorzième année, qui a fini l'action salvatrice mise en place par mon oncle des années auparavant, ce travail de reconstruction basé sur un seul et unique ingrédient : l'amour. Mon cobaye Bobby était parti lui aussi, un an plus tôt. Il devait être au Paradis des cobayes, là où sont dispensé à volonté des caresses, des carottes et concombres, pour des siècles et des siècles. Amen. Pour l'heure, ici-bas, il était temps pour moi de me confier à une autre personne. Des consultations au rythme d'une fois par semaine, pendant deux ans, chez le Monsieur Cardinal, psychothérapeute à Argentan, et j'entrais dans l'adolescence avec les mêmes armes psychiques

que la plupart des enfants de mon âge Le tragique de mon enfance m'avait même donné un atout supplémentaire, assez rare chez les gens de mon âge : la faculté de se détacher des petits tracas et soucis du quotidien, en relativisant les choses.

J'étais apprécié par mes professeurs au collège, même si plusieurs d'entre eux avaient remonté à mon oncle le fait que je puisse être par moment très 'cassant' avec les personnes que je n'aimais pas, voire odieux. J'avais en quelques sorte une certaine capacité, pour ne pas dire une capacité certaine, à réduire en miette, par le verbe, quiconque m'avait blessé ou déplu fortement. Cette personne, avant que la joute verbale ne commence, était déjà morte à mes yeux. Je m'accrochais à l'une de ses faiblesses, sans m'en détacher, comme une tique, et je l'exploitais, lui débitant les pires insultes et paroles blessantes, afin de la déstabiliser puis de l'humilier. Une fois à terre, sans laisser le temps à ma proie de respirer, je portais l'estocade en m'emportant encore plus violemment contre elle, cassant, blessant, sans aucune pitié. Plus il y avait de témoins à mes emportements, et plus le résultat était garanti : j'étais tranquille pour le reste de l'année. Le pauvre lascar ou la pauvre bougresse ne viendrait plus me chercher les noises. Ce trait de ma personnalité ressurgirait quelques des années plus tard, et là encore aurait un impact sur le cours de ma vie, à mon grand désespoir.

3

Récit succinct des dix-sept années suivantes...

Mon baccalauréat en poche, j'ai décidé de mener des études scientifiques à l'UTC de Compiègne, comme ça, juste parce que je n'étais pas mauvais en math et physique. Deux ans de classe préparatoire, puis mes vingt ans en l'an 2001, pour faire plaisir à Pierre Bachelet. Trois ans plus tard je sors avec un diplôme d'ingénieur en poche, qui a plus ravi tonton Jean que moi-même. Je n'avais absolument aucune idée de ce que je voulais faire, et donc de ce que j'allais en faire. Cependant mon option 'Informatique et Management' était une garantie pour ne jamais connaître le chômage m'avait-t-on dit. Pourtant mes aspirations professionnelles restaient bel et bien insondables. Quelque part j'enviais mon oncle qui avait su très tôt ce qu'il voulait faire. Je jalousais aussi la période à laquelle il avait eu ses vingt ans, période caractérisée par trois phénomènes sociaux majeurs dont ma génération avait été privée : la liberté sexuelle sans le fléau du Sida, l'accès à la propriété immobilière de manière relativement facile, et enfin le plein emploi. Quelle époque bénite ! Nous, on devait composer avec les capotes, en priant le ciel qu'elles ne se déchirent pas (quand par miracle elles ne nous coupaient pas l'envie de bander), on contractait des crédits hallucinants sur trente-cinq ans en priant là aussi pour que les taux d'intérêt n'exploient pas, et on étudiait, toujours en priant, pour que la voie suivie nous offre encore des débouchés à la fin de nos études. Nous sommes finalement la génération la plus pieuse depuis l'apogée de l'inquisition au XIII^{ème} siècle ! Époque où le pape Innocent IV, qui n'avait d'innocent que le nom, a fait rentrer tout le monde dans le droit chemin. Nous sommes la génération qui, sans le savoir, prie sans cesse. Celle qui a peur du lendemain.

Je suis ensuite allé m'installer à Paris pour travailler chez Direct Web, une société de déploiement de solutions applicatives sur le Web. Ça marchait bien, mais je dois avouer que j'ai grimpé assez lentement les échelons (sans trop écraser les autres), durant les dix années que j'ai

passées dans cette boîte. À la fin de cette période j'avais atteint le poste de Chef de projet, et j'étais en plus responsable de la maintenance du parc informatique chez différents gros clients. Mon salaire était très correct, beaucoup m'auraient envié, et pourtant j'avais la certitude de ne pas avoir encore trouvé ma voie.

Durant ces années parisiennes, j'ai fait de multiples connaissances ; quelques-unes se sont transformées en amitié. Mais Frédéric et Christian seraient toujours au-dessus du lot. Les fidèles parmi les fidèles. Je les avais connus dès le lycée à Alençon, et on était toujours resté en contact. Frédo s'était installé à Barcelone pour au moins quatre ans, grâce à un job dégoté dans le tourisme. Christian lui vivait à Lyon, la ville où il avait achevé ses études.

Je dois avouer que mon quotidien à Paris était terriblement monotone. Boulot intense la journée, et le soir, récupération optimale, affalé sur mon canapé devant des programmes TV débiles, dans mon gigantesque 'deux pièces' de trente-six mètres carrés... Un appartement loué près de la Porte d'Asnières, pour 790 € par mois. Ah Paris !... De longues journées de travail devant mon ordinateur, et de longues soirées d'abrutissement devant ma télé. Finalement ma vie se résumait à regarder des écrans et à être intelligent une fois sur deux. Bien sûr il y avait quelques bringues, de temps à autre, avec les collègues, où l'on dépensait un fric monstre à s'enfiler des pintes de bière à 8 €. Ah décidément, Paris !... Quelques conquêtes féminines aussi, timides. Des histoires sans lendemain. Pour mes congés, je restais à Paris, sauf une fois par an ou je m'autorisais un voyage à l'étranger. Une réservation de dernière minute sur Internet, 'All included', et le tour était joué. A moi les îles grecques, les cours de plongée en Corse ou les boîtes de nuits catalanes. Pour le reste, quelques trop rares week-ends en Normandie. Car cette vie parisienne et surtout mon travail m'avaient fait perdre le contact avec la seule famille qui me restait : mon oncle. Acte inconscient pour me libérer de souvenirs trop douloureux et me plonger dans une nouvelle vie, monotone certes, mais sans heurts ni drames ? Ou simple aléa de la vie qui m'avait amené à m'installer au cœur d'une fourmilière qui ne me laissait décidément pas le temps de respirer ? En tout état de fait, je voyais de moins en moins tonton Jean, et je remplaçais petit à petit mes venues à Saint-Roch par de longs coups de fil depuis mon trou parisien. Honte sur moi !

Voilà le résumé de ma vie jusqu'à mes trente-cinq ans. Des rebondissements malheureux les premiers temps, suivis d'une certaine monotonie. Une vie morne, et plate. Bien trop plate à mon goût en tous cas. Au fond de moi j'aspirais à autre chose, à d'autres horizons.